

CHAMONIX 2059

Alors que le mois de juin 2019 apparaît comme l'un des plus chauds jamais enregistré en France, le mont Blanc n'a pas été épargné par la canicule. Le 27 juin dernier, la station météo du col Major, située à proximité du sommet, à 4 750 m, enregistrait la température record de 6,8 °C.

Une situation caniculaire encore exceptionnelle aujourd'hui, mais qui pourrait devenir la norme, selon les projections réalisées par une équipe de scientifiques français et italiens, associés notamment au Centre de recherches sur les écosystèmes d'altitude (Créa Mont-Blanc), basé à Chamonix. Dans un rapport* dévoilé il y a quelques semaines, ils font état d'une augmentation potentielle de 3 °C à l'échelle du massif d'ici la fin de siècle, d'une baisse des précipitations estivales entraînant des périodes de sécheresse intenses, et de la multiplication des événements extrêmes, canicules et inondations en tête.

Le récit d'anticipation ci-dessous est basé, en partie, sur leurs projections, ainsi que sur les travaux du chercheur Jacques Mourey de l'université Savoie-Mont-Blanc, qui mène actuellement une thèse sur « L'alpinisme à l'épreuve du changement climatique ».

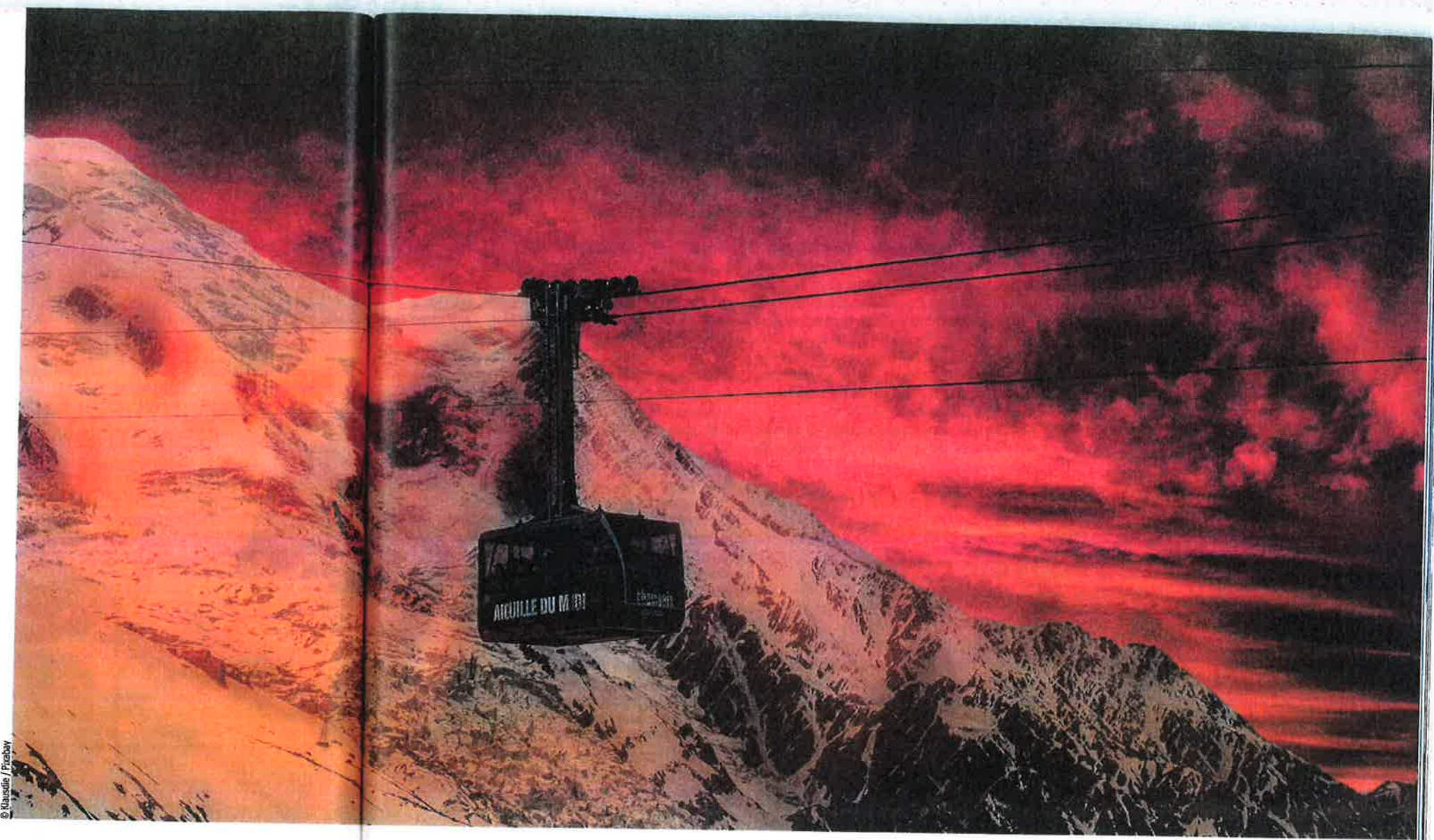
Par Sandy Plas

Le 16 septembre 2059, 11 h 37. Quelque part dans la vallée de Chamonix. Léo rentre tout juste de vacances. Pas de destination lointaine, cet été. Les quotas fixés récemment par le gouvernement concernant les vols en avion l'ont empêché de planifier pour cette année son ascension du Masherbrum, au Pakistan. Il devra donc patienter jusqu'en 2061, pour obtenir son précieux sésame et une autorisation d'effectuer un vol de plus de 5 000 km, désormais limitée à un par personne tous les trois ans. Pour ses 15 jours de vacances, il est parti de l'autre côté de la frontière, dans le canton du Valais, pour profiter des nouveaux itinéraires de trail aménagés depuis le retrait accéléré du glacier d'Aletsch, autrefois plus grand glacier des Alpes. Dans un mois et demi, il s'alignera au départ de l'Ultra-ÉcoTrail du Mont-Blanc, qu'il prépare depuis des semaines. Et, avec le décalage de la course au milieu de l'automne depuis une dizaine d'années à cause des températures estivales trop élevées, il avoue « avoir de plus en plus de mal à s'organiser, entre son métier et ses séances d'entraînement ».

Léo est guide de haute montagne depuis 2045. Il est né en 2019, la montagne a toujours fait partie intégrante de sa vie. Il faut dire que son père, Mathieu, diplômé de l'Ensa en 2014, et aujourd'hui âgé de 71 ans, lui a montré la voie pendant toute

son enfance. Pourtant, quand les deux hommes comparent aujourd'hui la manière dont ils exercent ou ont exercé leur métier, difficile de trouver beaucoup de points communs. Alors que Mathieu gagnait sa vie en proposant à ses clients des courses d'alpinisme estivales dans le massif du Mont-Blanc, des randonnées glaciaires et des raids en ski de rando l'hiver, Léo tire aujourd'hui la majorité de ses revenus de sorties à la journée qu'il propose en escalade, canyoning et via ferrata. « Quand il a débuté, mon père enchaînait les voies normales sur le mont Blanc, c'était facile. Moi, je n'ai jamais connu ça. Ma carrière repose essentiellement sur les grandes voies d'escalade que je propose à mes clients. » Un choix qui satisfait ce père de famille, qui part désormais travailler à la journée, pour retrouver ses enfants le soir.

« L'ALPINISME EN CLIMAT SEMI-ARIDE »
À Chamonix et ailleurs dans les Alpes, Léo n'est pas le seul à avoir adopté ce mode de vie. La majorité de ses collègues a désormais abandonné les courses de haute montagne, trop dangereuses, trop aléatoires, trop chronophages, pour se recentrer sur d'autres activités. Signes des temps, la page d'accueil en 3D du site Internet de la Compagnie des guides de Chamonix, qui permet de discuter via un hologramme avec un « conseiller séjour », ne fait plus



apparaître l'alpinisme que dans l'onglet « autres activités », faisant la part belle au trek, au trail ou encore à la randonnée. L'École nationale de la montagne (ENM), qui a remplacé en 2041 l'École nationale du ski et de l'alpinisme (Ensa), faute à un nom désormais désuet, a également fait évoluer le contenu de sa formation. Et, même si l'école avait déjà intégré il y a déjà plusieurs décennies la prise en compte des effets du réchauffement climatique en montagne sur la profession, elle a dû continuer à s'adapter face à l'ampleur du phénomène. Dernières évolutions en date de la rentrée 2059 : la création d'un module consacré à « L'alpinisme en climat semi-aride », et d'un autre sur « Concurrence et évolution des prérogatives des guides et accompagnateurs en montagne ».

Car, si Léo parvient à vivre décemment de son métier, grâce au large éventail d'activités qu'il propose tout au long de l'année, il avoue également que « l'ambiance n'est pas toujours simple sur le terrain ». En cause : la compétition qui s'est développée ces dernières années

entre les guides, dont l'activité s'est peu à peu déplacée en moyenne montagne, et les accompagnateurs en montagne, qui voient leurs platebandes investies par leurs confrères. L'annonce, lors des 100 ans du Syndicat national des guides de montagne en 2046, d'une potentielle fusion avec le Syndicat national des accompagnateurs en montagne, n'a fait que renforcer les tensions entre deux professions, à la recherche de nouveaux repères. Sans oublier les rapports de plus en plus compliqués avec les BE d'escalade, autrefois limités à 1 500 m d'altitude pour exercer leur activité, et que la loi autorise désormais à grimper jusqu'à 2 000 m.

LA VOIE NORMALE, « À L'ANCIENNE »

Une compétition qui ne concerne pas certains collègues de Léo, qui ont décidé de pratiquer le métier « à l'ancienne », en continuant de proposer des courses d'alpinisme dans le massif à leurs clients. Les « fadas » ou « récalcitrants », comme on les appelle dans la vallée, ont cependant dû revoir l'organisation de leur calendrier. Exit l'alpinisme

estival ; désormais, le créneau idéal pour tenter l'ascension de la voie normale du mont Blanc se situe entre fin février et début mai. Clément, 54 ans, fait partie des guides qui proposent toujours l'ascension. Ils sont peu, comme lui, à se risquer sur la voie autrefois « royale », qui mène au sommet. La peur des éboulements, du froid en tout début de saison, mais également la raréfaction de la demande pour à un sommet qui s'adresse désormais à une élite, ont eu raison de la motivation de la plupart de ses confrères. « Il y a encore quelques années, on pouvait emmener des quasi-débutants sur le mont Blanc, aujourd'hui c'est impensable, explique-t-il. La course est devenue beaucoup plus technique, notamment au niveau de l'arête des Bosses, qui rétrécit un peu plus chaque année. Sans parler de la dangerosité dans le couloir du Goûter. » Quant à la voie des Trois Monts, il a renoncé à l'emprunter depuis le nouvel écoulement, survenu en 2047 sur l'arête du mont Maudit et qui a encore balayé une partie de l'itinéraire. La fermeture du refuge des Cosmiques l'an dernier, suite à l'écroulement du rocher soutenant le refuge dans sa

partie sud et à la déstabilisation partielle de ce dernier, complique aussi cette ascension. Une décision qu'il peine toujours à comprendre : « La Compagnie des guides de Chamonix (propriétaire du refuge, NDLR) aurait pu entreprendre des travaux pour le consolider, comme ça a été fait au refuge du Goûter, mais ils ont choisi de l'abandonner », déplore-t-il, amer. Conséquence : le mont Blanc, qui attirait plus de 20 000 personnes par an au début du siècle, âge d'or de la voie normale, n'est plus réservé qu'à des alpinistes chevronnés, encadrés par des guides spécialisés sur cet itinéraire si particulier. Des candidats au sommet au portefeuille bien rempli, la baisse de la fréquentation ayant entraîné parallèlement une augmentation substantielle du permis d'ascension, désormais obligatoire, qui s'élevait pour la saison 2058/2059 à 833 euros-francs, soit près de 6 500 anciens euros. Un prix élevé, qui comprend, dans la formule proposée par Clément à ses clients, une journée d'école de glace, même pour les alpinistes expérimentés, « pour faire face aux difficultés de l'itinéraire, de plus en plus crevassé ».

* AdaptMB 2019, changements climatiques dans le massif du Mont-Blanc et impacts sur les activités humaines. Rapport I : Évolutions des scénarios climatiques. Rédigé par le Créa Mont-Blanc et l'ARPA Vallée d'Aoste dans le cadre du projet AdAPT Mont-Blanc financé par le Programme européen de coopération territoriale Alcotra Italie-France 2014-2020.

Alors qu'il les emmenait encore sur les dernières portions praticables de la mer de Glace au début de sa carrière de guide, Clément a été, là aussi, contraint de s'adapter à mesure que la montagne changeait. L'école de glace se déroule désormais à l'Aiguille du midi, dont les glaciers alentour, désormais dépourvus de neige, permettent une découverte accessible de la glace. « C'est hyper pratique, se réjouit Clément, on peut y accéder en 20 minutes de télécabine depuis Cham' et avec une toute petite marche d'approche. Ça change de l'enfer des échelles de la mer de Glace. »

« LA MONTAGNE A TELLEMENT CHANGÉ CES DERNIÈRES ANNÉES QUE C'EST UN VRAI LUXE DE POUVOIR CÔTOYER LA NEIGE DE SI PRÈS ».

GOÛTER : UN NOUVEAU REFUGE À 4170 M

Après une journée à reprendre ses repères crampons au pied, l'ascension se fait ensuite en deux jours, par le nouveau refuge du Goûter, qui a ouvert ses portes en 2057. Très fortement déstabilisé par la fonte du permafrost, l'ancien refuge, qui datait de 2013, était menacé d'effondrement. Et ce, malgré les multiples tentatives de la Fédération française de la montagne, ancienne FFCAM, pour injecter du béton dans les fondations à grand renfort de rotations d'hélicoptères pendant les étés 2050 et 2051. Face à l'échec des différentes tentatives de sauvetage, la fédération a donc été contrainte de construire un nouveau refuge, 300 m plus haut, à 4170 m. Coût de l'opération : plus de 320 000 euros-francs (2,5 millions d'anciens euros), pour un bâtiment dont la capacité d'accueil a été réduite à 45 places. Mais, semble-t-il, qu'importe le prix, quand il s'agit de garder un pied sur le mont Blanc.

Ce refuge flambant neuf, composé de deux capsules cylindriques ultramodernes, est gardé depuis son ouverture par Léa. La jeune gardienne, passée un temps par le refuge du Promontoire, avant que son démontage soit décidé il y a quelques années par la Préfecture en raison des trop nombreuses chutes de pierres, se réjouit de pouvoir travailler dans un si beau panorama. « La montagne a tellement changé ces dernières années que c'est un vrai luxe de pouvoir côtoyer la neige de

si près », sourit-elle. Il faut dire qu'au-delà de 4000 m les températures encore basses en été comme en hiver semblent avoir préservé les plus hauts sommets de la fonte accélérée de la neige et de la glace qui a eu lieu ces dernières décennies un peu plus bas. Depuis 2050, la remontée de l'isotherme 0 degré à 4100 m en été et la hausse globale des températures de 7 °C dans le massif du Mont-Blanc ont, en effet, condamné à très court terme la présence de glaciers en dessous de 4000 m. Léa mesure donc tous les jours sa chance de vivre et de travailler une partie de

l'année dans cet environnement devenu si rare. Pourtant, c'est contre vents et marées qu'elle a choisi le métier de gardien de refuge. « Quand j'ai commencé ma formation, il y a sept ans, mon entourage n'a pas compris pourquoi je me dirigeais vers une profession qui était, selon eux, condamnée. Mais j'y ai cru ! » Elle concède cependant que la fermeture de certains refuges de haute montagne emblématiques ces dernières années, comme celui des Cosmiques, du Promontoire ou du Couvercle, l'a parfois fait douter : « C'est sûr que, en voyant ça, on se demande si on a fait le bon choix, mais il faut se mobiliser pour que ce patrimoine ne disparaisse pas. » Alors, malgré la diminution de plus 70 % des nuitées enregistrées dans les refuges de haute montagne en vingt-cinq ans, les travaux incessants liés aux chutes de pierre, et les longues journées à attendre, seule au refuge, les prochains alpinistes en quête de sommet, Léa persévère, pour défendre sa vision du métier et de la haute montagne en général. Et continuer de partager des moments privilégiés avec ses clients.

DES CHÊNES EN HAUTE MONTAGNE

Cet été, elle a notamment vu passer au refuge Paul et sa femme, Éléonore, 53 ans. Le couple tentait l'ascension à l'occasion de l'anniversaire de leur rencontre, en 2029, lors d'un stage mont Blanc organisé à Chamonix. « On n'avait jamais vraiment fait de montagne avant, mais ça a été une vraie découverte », sourient-ils, trente ans

après. Alors, bien sûr, la montagne n'a plus grand-chose à voir avec celle qu'ils ont connue à l'époque. Certains itinéraires accessibles nécessitent désormais une grande maîtrise technique, à commencer par l'aiguille du Chardonnet (3824 m), l'arête Küffner au mont Maudit (4465 m) et, bien sûr, le sommet du mont Blanc (4806 m). Mais ce que regrette le plus Éléonore, c'est l'évolution des paysages, de la faune et de la flore dans le massif. « Quand je venais en vacances à Chamonix avec mes parents, dans les années 2020, les paysages étaient très variés et on voyait encore des épicéas, se souvient-elle. Aujourd'hui, la forêt a tout colonisé et a poussé là où on pouvait admirer des glaciers. Et on peut maintenant voir des chênes en altitude, comme si on était dans la vallée. Tout ça ne tourne pas très rond. »

Une explosion de vert en altitude qui, si elle fait le bonheur des forestiers, a également fragilisé de nombreuses espèces, et en premier lieu celles qui étaient adaptées aux températures extrêmes de l'hiver. Ces dernières ont vu progressivement leur territoire envahi par d'autres, remontées en altitude pour trouver un peu de fraîcheur. Malgré ce changement d'environnement, Paul et Éléonore continuent de venir passer, chaque printemps, une semaine de vacances à Chamonix, avec leurs deux fils, âgés de 19 ans et 21 ans. Au programme cette année, en plus de l'ascension qu'ils se sont offerte pour l'anniversaire de leur rencontre, ils ont prévu de visiter le musée du Réchauffement climatique, installé au Montenvers. Ils iront également visiter la nouvelle biosphère alpine, qui a ouvert récemment ses portes à Argentière. Sous cet immense dôme de verre a été reconstitué le climat que l'on pouvait trouver dans les Alpes à la fin du XX^e siècle, avant que les dérèglements climatiques modifient en profondeur les écosystèmes. De nombreuses espèces animales et végétales, menacées ou en voie d'extinction, y ont trouvé refuge. Les lièvres variables y côtoient les marmottes alpines, les grenouilles rousses ou encore la renoncule des glaciers, très fragilisée par la disparition de son habitat. Une visite qu'Éléonore attend avec impatience, pour faire découvrir à ses enfants toutes ces espèces fragilisées par l'emballement du climat. « C'est une bonne chose que des lieux comme cela existe, car les jeunes générations n'ont jamais pu observer ces espèces dans leur milieu naturel », se réjouit-elle. Avant de conclure, nostalgique : « Mais c'est quand même dommage : avant, les marmottes, on pouvait les observer directement dans la nature. »

LE MEILLEUR DE LA MONTAGNE

DÉCOUVREZ L'APPLICATION MONTAGNES MAGAZINE POUR LIRE VOTRE MAGAZINE SUR TABLETTE ET SMARTPHONE

Application gratuite



Rendez-vous directement sur :



* prix du magazine par numéro.
Offre d'abonnement :
1 an pour 29,99€